Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
152e REGIMENT D'INFANTERIE **HISTORIQUE** **Août 1914- juillet 1918**	**Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **Collection personnelle**
Référence : **Illustration du 13 juillet 1918**	Transcripteur : **MF.R.** Date : **2013**

Ancestramil

LE " QUINZE-DEUX"

152e REGIMENT D'INFANTERIE



Drapeaux et fanions du 152e

Front français

C'est le premier des régiments de France !

Proclame fièrement le refrain du Chant du Quinze-Deux, hymne de marche du 152e d'infanterie. Et à entendre, le long des routes, au cantonnement, tant de voix jeunes, ardentes et résolues, l'affirmer, qui oserait douter de cette vérité ?

Lorsque fut créée la fourragère verte et rouge, le 152e se la vit décerner en même temps qu'au 224e, à deux bataillons de chasseurs et aux quatre régiments de la division marocaine : 8e Zouaves, 4e et 7e Tirailleurs et Légion étrangère. Le 14 juillet 1917, à Vincennes, il recevait la

fourragère aux couleurs de la Médaille militaire, vert et jaune, qui consacrait sa quatrième citation. Il partageait cet honneur avec la seule Légion étrangère. Ainsi il se classait, en effet, à la tête de tous les régiments français. D'aucuns, depuis lors, l'ont rejoint ; certains, et la Légion la première, ont dû aux chances des combats qui leur ont permis de multiplier les actions d'éclat l'enviable honneur de le dépasser ; ils ont reçu déjà la fourragère rouge. Brave Quinze-Deux ! S'il n'eût dépendu que de lui, il ne se fût jamais laissé gagner ainsi. Mais la guerre, le plus parfait des tragiques l'a dit, la guerre a ses faveurs ainsi que ses caprices. Tenons pour certain que le beau régiment saisira, et d'un bel élan, toutes les occasions qui s'offriront à lui de s'égaler à ses glorieux émules. Affaire de temps, - de peu de temps, bien sur.
Voici, en attendant, les citations qui lui ont valu l'insigne que portent aujourd'hui à l'épaule ses fiers soldats :

ORDRE GENERAL N° 13. – Le général commandant le Groupement des Vosges porte à la connaissance des troupes sous ses ordres la belle conduite du 152e régiment d'infanterie, dans les journées du 20 au 25 septembre 1914 : "Chargés le 20 septembre d'occuper le Spitzenberg dont la possession avait pour l'ennemi une importance capitale, les 1er et 3e bataillons du 152e régiment d'infanterie, secondés par une compagnie du 5e chasseurs, ont enlevé ce piton rocheux par une série d'attaques à la baïonnette exécutées sous bois avec la plus grande vigueur, faisant subir à l'ennemi de grandes pertes, en tués, blessés et prisonniers, et lui prenant deux mitrailleuses. Tout le 152e a fait preuve les jours suivants d'un courage et d'une ténacité dignes des plus grand éloges en se maintenant et se fortifiant sur la position conquise, malgré un bombardement des plus violents de l'artillerie lourde ennemi, et en repoussant victorieusement toutes les contre-attaques."

Signé : PUTZ.

ORDRE GENERAL N° 4. – Est cité à l'ordre de l'Armée e 152e régiment d'infanterie: "A, sous les ordres du chef de bataillon **JACQUEMOT**, fait preuve d'une vaillance et d'une endurance au-dessus de tout éloge en conquérant le village de Steinbach après huit jours de luttes héroïques de jour et de nuit, s'emparant une par une des maisons fortifiées, répétant les assauts au milieu des incendies, se maintenant sous un feu des plus violents dans les tranchées remplies d'eau glacée, infligeant à l'ennemi de lourdes pertes et lui enlevant une mitrailleuses et de nombreux prisonniers."

Signé PUTZ

ORDRE GENERAL N° 16. – Est cité à l'ordre de l'Armée le 152e régiment d'infanterie : "Commandé par le lieutenant-colonel **JACQUEMOT**, a, avec les 7e, 13e, 27e et 53e bataillons de chasseurs, rivalisé d'énergie et de courage sous la direction du lieutenant-colonel **TABOUIS**, pour se rendre maîtres, après plusieurs semaines de lutte pied à pied et une série d'assauts à la baïonnette, de tous les retranchements accumulés par l'ennemi sur la position de l'Hartmannswillerkopf."

Signé : PUTZ

ORDRE GENERAL N° 425. – Est cité à l'ordre de l'Armée le 152e régiment d'infanterie : "Sous la direction du lieutenant-colonel **SEMAIRE**, a enlevé, le 15 octobre 1916, à la suite d'une lutte acharnée, un village puissamment organisé et s'est emparé de deux cents prisonniers et de trois mitrailleuses. A maintenu intacte, pendant huit jours, l'occupation du terrain conquis, malgré le plus intense des bombardements et la violence des contre-attaques ennemies qui se sont répétées jusqu'à trois fois le même jour. Avait déjà, le 3 septembre,

Ancestrami

atteint, d'un seul élan, les objectifs qui lui avaient été assignés et fait de nombreux prisonniers."

Signé : FAYOLLE

ORDRE GENERAL N° 287. – Le général commandant la ..e Armée cite à l'ordre de l'Armée le 152e régiment d'infanterie : "Sous les ordres du lieutenant-colonel **BARRARD**, a, le 22 mai 1917, enlevé d'un seul bond, et en quelques minutes, avec deux de ses bataillons, le plateau des Casemates et pris une centaine de prisonniers, faisant, comme toujours, preuve du plus bel entrain et de la plus belle énergie. A, de nouveau, le 25 juin, pris part à l'attaque du plateau d'Hurtubise, atteignant ses objectifs d'un seul élan et contribuant à la prise d'une grotte où l'on a fait plus de trois cents prisonniers.".

Signé : DUCHENE

Le 10 juillet 1917, le général PETAIN signait cette décision.

"Le général commandant en chef les Armées du Nord et du Nord-Est décide que le 152e régiment d'infanterie aura droit au port de la fourragère aux couleurs du ruban de la Médaille militaire.
"Ce régiment a obtenu quatre citations à l'ordre de l'Armée."

Le 152e se qualifie encore "le Régiment du Diable". C'est l'ennemi, saisi des grands coups qu'il lui portait, stupéfait de son audace, de son mordant, qui lui a donné ce surnom. Il l'a relevé et s'en pare comme d'un titre nobiliaire. Tous ses fanions de compagnies portent l'image falote d'un Satan grimaçant et gesticulant, brandissant la fourche, ou, plus calme, manœuvrant la mitrailleuse : c'est là son blason, qui en vaut d'autres.

L'AME D'UN REGIMENT

Pour bien comprendre la mentalité de guerre de ce corps d'élite, son âme, en somme, il faut connaître sa lointaine histoire, depuis sa création ; savoir comment, par quels chefs, par quelle éducation il a été formé, pétri, entraîné.
Le 152e d'infanterie date du lendemain de l'affaire Schnaebelé, de l'alerte fameuse qui nous fit entrevoir soudain la menace tapie sans cesse à notre porte. On se rappelle le fier esprit qui souffla à cette heure inquiétante sur la France entière. Que ne sommes-nous demeurés jusqu'au bout sur ce qui-vive !

Son premier colonel fut **DOMINE**, le héros de Tuyen-Quan : heureux parrainage, que celui d'un si magnifique meneur d'hommes ! C'était déjà, pour le régiment né peine, un beau panache que celui-là. Pourtant, le 152e eut des débuts difficiles. Recruté sur place, composé de Vosgiens, il tint d'abord garnison à Epinal ; il y était logé dans des baraquements construits à la hâte, pauvre, n'ayant pas même de musique pour l'entraîner dans ses rudes marches en montagne. Au surplus, il prenait là seulement ses rudes quartiers d'hiver. La belle saison tout entière était employée à des exercices en campagne, vers la frontière toute proche qu'n aurait à défendre, à des "marches reconnaissances" excédantes, admirables pour l'entraînement. Alors, le régiment s'installait à Gérardmer. Il en arriva à s'y fixer en partie. Une moitié demeura l'hiver à ce poste avancé, l'autre rentrant à Epinal. On alternait d'année en année. L'été, on se trouvait réunis à Gérardmer pour manœuvrer ; puis, la portion qui avait hiverné au bord du joli lac redescendait vers la grande ville, remplacée par la portion qui en venait. Enfin, le

régiment, sauf un bataillon, qui alla à Bruyères, vint, en 1908, tenir garnison à Gérardmer, où, à la mise en vigueur de la loi de trois ans, le bataillon même de Bruyères fut ramené : cordialement, affectueusement accueilli par l'aimable station vosgienne, il est devenu "son régiment" ; on y attend son retour triomphal ; il y est adoré, et c'est ainsi que, pour lui manifester leur affectueuse admiration, les Géromois lui ont offert, solennellement, le 20 février dernier, un fanion somptueux de soie bleue brodée d'or, où la fourragère verte et jaune encadre la Croix de guerre, et qui porte cette dédicace : "Gérardmer au 152e".

C'est là qu'il s'est préparé à la vigoureuse campagne qu'il poursuit depuis quatre ans bientôt. Un peu de sa gloire rejaillit sur la petite ville qui l'a toujours si cordialement accueilli. Merveilleux terrain d'entraînement, au surplus. La vie, sur ces crêtes et dans ces vallées si souriantes au temps des villégiatures, est âpre, par les frimas. Un lourd manteau de neige, épais parfois d'un mètre cinquante, recouvre la contrée entière. C'est ainsi que, sous l'impulsion d'un jeune lieutenant – que nous retrouverons, quelque jour, colonel d'un régiment des sables, d'un régiment d'Afrique – le 152e fut amené à s'exercer au ski. A cette existence au grand air, sous les sapins, ses soldats se trempèrent, acquirent la vigueur des athlètes en même temps que la subtilité des trappeurs.

Le moral était cultivé avec non moins de soins et de sollicitude que le physique. Le colonel **DIDIO**, Alsacien de Munster, qui venait des chasseurs à pied, exalta au plus haut point chez ces hommes des Marches lorraines le sentiment patriotique. Au cours des manœuvres, de la pointe de son épée il leur montrait, dans la vallée, sa ville natale à reconquérir, sa petite ville où il a eu l'ineffable joie d'entrer, avec son cher vieux Quinze-Deux, au début de la campagne. Le colonel **KAUFHUSEN**, autre fils d'Alsace, entretint après lui ce feu sacré. Ce furent ces deux chefs qui dotèrent de sa sensibilité, si l'on peut dire, de sa tendresse pour la Patrie, l'incomparable régiment.

LE PANACHE

Le colonel **GUIGNABAUDET** – depuis général de division et récemment tué à l'ennemi – allait lui donner un panache sans pareil, "un panache fou", pour reprendre l'expression dont se servait, en me contant, alertement et comme au pas accéléré, cette belle histoire du 152e, un jeune capitaine de chasseurs qui y servit et qui frémissait encore d'enthousiasme au souvenir des belles heures passées.

Ah ! le régiment, alors, ne manquait plus de musique ! Il eut la "clique" la plus prestigieuse : cent tambours et clairons, avec des cors, - comme les chasseurs. Et quand tout cela, le samedi soir, derrière la canne ailée du sergent-major **MIGNOT**, tombé au vieil-Armand, déferlait, sonnant, roulant, au milieu des torches, dans la lueur des flammes de Bengale, par les rues et les promenades de Gérardmer, suivi d'une foule exaltée, de la ville entière, ses bourgeois, ses ouvriers, les familles bras dessus, bras dessous, vous pouvez croire que cela jetait, comme on dit, "un certain jus". Le lac paisible frémissait à refléter ces bruyantes splendeurs.

Mais l'amusant – et c'était d'ailleurs une des raisons d'être ce cet exaltant spectacle – l'amusant était que souvent, chaque semaine, pour ainsi dire, il avait pour témoins nombre d'Allemands, excursionnistes passionnés, comme chacun sait, surtout aux lieux où il y a quelques renseignements à glaner.

A de certains moments, ils arrivaient en caravane, reconnaissables de loin à leurs accoutrements légendaires, qu'a embaumés dans le ridicule le bon **HANSI**, et, à peine époussetés, se dirigeaient vers la caserne Kléber. Il s'agissait d'abord de vérifier si, selon les

dires de l'oncle **HERMANN**, qui avait fait naguère la même enquête, aux mêmes lieux, le soldat français était grand, *kolossal*, ou bien si, au contraire, conformément au témoignage du cousin **KURT**, il était ridiculement petit. On se prononçait d'après la taille de la sentinelle de faction ce jour-là. Et ces touristes curieux formaient parfois de tels groupes qu'il les fallait prier de circuler.

Le 14 juillet, surtout, avec la perspective de sa revue, les attirait en essaims. Ils descendaient de préférence, à cause de la table, dans un hôtel dont le patron sert actuellement au même Quinze-Deux, et apprête, pour la popote du colonel, des plats dont je puis attester la succulence raffinée : un homme de talents, de ressources, qui, au soir de la prise de la caverne du Dragon, eut la coquetterie de servir un bel entremets décoré d'un mirifique dragon de sucre. Et ils en arrivaient toujours, c'était comme un rite, afin d'allumer leurs convoitises, à sabler le rutilant bourgogne. Puis ils repartaient vers leurs brasseries, raconter, devant les moss blonds, leurs impressions.

Le 152e avait alors en face de lui un régiment allemand d'élite, le 171e d'infanterie, en garnison à Colmar. On se rencontrait, en manœuvres, de part et d'autre de la frontière. On échangea d'abord de vagues politesses. On en vint à se rendre visite : le sport servit de prétexte à ces rapprochements : on se disputa des concours de skis. Un jour vint – laissez-leur prendre un pied chez vous !... – où les butors s'enhardirent jusqu'à demander qu'on leur prêtât quelques uniformes français, pour jouer une revue. Ils furent bien reçus ! C'était en effet le colonel **DIDIO** qui commandait alors le régiment. Il répondit que le jour où les pantalons rouges et des capotes bleues passeraient la frontière, ce ne serait certes pas pour jouer la comédie. On en demeura là. Mais enfin on se connaissait, on s'estimait. On eut tout le temps de se mesurer des yeux jusqu'au grand jour. Et quand enfin sonna l'heure, on ne fut pas surpris, ni fâchés, de se retrouver en présence.



Présentation aux soldats du 152e du fanion offert au régiment, le 20 février dernier, par la ville de Gérardmer.
C'est le fanion bleu et or qui domine le faisceau, sur la photographie en couleurs de la page précédente.

LES PREMIERES SEMAINES DE LA GUERRE

Si glorieux qu'ait été, tout au long de la campagne, le rôle d'un régiment qui s'est de si magnifique façon imposé à notre admiration, les premières semaines de la guerre auront été, pour le 152e d'infanterie, une période exceptionnellement brillante, et dont les rares survivants ne se rappellent pas sans un frisson quasi voluptueux les émotions. Car ils savourèrent là cette ineffable joie d'être vainqueurs, d'aller à travers des vallées reconquises, choyés, adulés, le cœur gonflé de toutes les fiertés, de toutes les espérances.
Régiment de couverture, le 152e était, dès le premier jour de la mobilisation, exposé au contact de l'ennemi. De fait, avant même la déclaration de guerre, il essuyait ses premiers coups de feu.

Le 31 juillet 1914, à 18 h 30, le colonel recevait l'ordre télégraphique d'occuper ses positions de couverture. A 22 heures, la mobilisation de la portion "active" était accomplie. Les réservistes avaient été appelés par ordres individuels, au moyen de cartes que leur portèrent des cyclistes bénévoles ; ces Vosgiens furent fidèles au rendez-vous dans les plus courts délais : le 1er août, les effectifs étaient au complet. Le régiment s'était établi, dès la nuit, sur la ligne Longemer, les Plombes, le Poli. Ce fut là que, le 1er août, matin, il y recevait l'ordre de se replier à 7 kilomètres en arrière : le gouvernement français souhaitait d'éviter les incidents irrémédiables. Mansuétude vaine, hélas !
Et la guerre commença.

Dès la soirée du 1er août, à 19 h 45 – "heure spécialement constatée", dit le journal de marche – les premiers coups de fusil étaient tirés par les Allemands impatients. Un homme de liaison, circulant entre Montabey et le Honeck, essuyait une salve lâchée du territoire allemand ; une des balles venait frapper un arbre au-dessus de la tête du colonel du 152e qui se trouvait au Collet, et toute la compagnie bivouaquant au Honeck était en butte aux feux des patrouilles et des postes allemands.
On imagine mal quelle fièvre secouait, à cette heure tragique, ces populations de la frontière.
A la caserne Kléber, à Gérardmer, une foule assiégeait les grilles. C'étaient de tout jeunes gens n'ayant pas atteint encore l'âge de servir, et d'autres – "des vieux" – qui l'avaient dépassé, d'anciens soldats résolus à reprendre les armes, des inaptes, des réformés, qui demandaient à s'engager. L'un des premiers qui se présenta fut **HANSI**, récemment évadé de Colmar, à peine échappé des griffes du conseil de guerre qui venait de le condamner : il fut, le jour même, incorporé et habillé, heureux comme un enfant.

On vécut quatre jours ainsi, l'arme au pied, les nerfs tendus. Enfin, le 4 août, à 13 h 40, le 152e recevait notification de la déclaration de guerre. A 14 heures il s'ébranlait, en marche vers le col de la Schlucht, la vallée de la Fecht, vers Munster, vers Colmar, vers ses premiers succès. En passant, il abattait le poteau frontière, acte symbolique qui acheva d'exalter l'enthousiasme de ces soldats passionnés.
En quelques bonds, ils se trouvèrent face à face avec une partie du 171e, leur vieille connaissance.
L'infanterie allemande les attendait ; elle les guettait, établie sur les pentes du Kruppenfels, qui bordent le col au Nord. Il y eut un bref engagement. Les Allemands furent culbutés vigoureusement. A 15 h 30 c'était fini, au prix d'un seul blessé. Le premier sang avait coulé.
Dans le même temps, au cours d'un engagement de patrouilles, un peu plus haut, vers le Valtin, une de nos reconnaissances tuait à l'ennemi deux hommes et lui enlevait deux prisonniers, dont un lieutenant. Celui-ci était un des juges qui, au procès de Colmar, avaient condamné **HANSI**. On peut présumer que le nouveau soldat du 152e, à qui l'on avait

naturellement attribué les fonctions d'interprète, dut savourer, à l'heure de l'interrogatoire, une agréable revanche.

LA CAMPAGNE DE MOUVEMENT

Le journal de marche du régiment pour ces premières semaines de la campagne donne une extraordinaire impression d'activité, de vie ardente. Sur ce terrain, qui leur est familier, à travers ces vallées, dont ils connaissent à fond tous les replis, sous ces bois, dont ils pourraient suivre, d'instinct, les moindres sentiers, ces Vosgiens sont dans leur élément. Ils vont, viennent avec une mobilité extrême, cherchant en tous sens l'ennemi. Pendant une quinzaine, ce ne sont qu'escarmouches. Le 19 août seulement on va se rencontrer en forces, au Grand Hohnack.
Au matin, vers 9 heures, un bataillon du 152e tombait à l'improviste sur un bataillon de Bavarois, bien mal gardés, évidemment, et pourtant bien tranquilles. Ils avaient mis leurs fusils en faisceaux au bord de la route, et cueillaient des brimbelles. Ils furent culbutés avant d'avoir pu comprendre.
Mais leur bataillon constituait seulement l'avant-garde du régiment, tout proche, non moins confiant, qui s'avançait en colonnes par quatre, et qui, comme on peut penser, allongea le pas au bruit de la fusillade ; et, le bataillon auquel d'abord on avait eu affaire s'étant ressaisi autant qu'il le pouvait, une lutte acharnée s'engagea.

Ce fut, disait un des narrateurs qui m'ont conté cet épisode, "une belle salade". On combattit dans une mêlée terrible, corps à corps. Il fallait avoir l'œil tout autour de soi, se garder à droite, à gauche, en arrière, pour éviter les surprises. Les coups de sifflets, les commandements se croisaient, sans parvenir à dominer le roulement du feu. Un vacarme infernal, multiplié par l'écho, emplissait les vallées d'alentour.
Après six heures de combat, enfin, les vaillants du Quinze-Deux demeurèrent les maîtres. Le silence, par degrés, descendit sur le champ de bataille. Et, tout d'abord, tant la résistance de l'ennemi avait été violente, ils osaient à peine croire à leur succès. Ils ne parvenaient pas à s'imaginer que les autres eussent soudain lâché pied, et redoutaient quelque feinte.
Le terrain était jonché de morts et de blessés. On y ramassa près de 300 cadavres, - dont 19 seulement des nôtres. Un adjudant du 152e, **MARCEL**, un prodigieux tireur, avait abattu, lui seul, 28 adversaires. Abrité derrière un arbre, il les tirait comme à l'affût, les chefs de préférence, un soldat lui passant des projectiles. Il visait à la tête, toujours. Ils tombaient foudroyés, dans les gestes violents du combat, toutes les expressions de la haine, de la rage, figées sur leurs masques contractés. Leurs corps s'enchevêtraient dans d'étranges et farouches attitudes.
On leur creusa une fosse immense, où l'on aligna les corps. On bénit cette tombe béante ; de peux Bavarois, blessés, tout sanglants, tiraient leurs chapelets, joignaient les mains, s'agenouillaient, quand ils le pouvaient, pour s'associer aux prières rituelles. Et l'on rendit à ces morts les honneurs que l'on doit à de loyaux soldats.. Cela semble se passer dans des temps très anciens…
Telle fut la première affaire véritable du Quinze-Deux. Elle laissa à ses survivants un vif et durable souvenir. Elle affermit la confiance de ses soldats ; développa en eux le fier esprit de corps, de même qu'elle commença d'inspirer à l'ennemi la crainte de ce régiment qui, dans de telles conditions d'infériorité numérique, avait si magnifiquement affirmé sa force.
La vallée de la Fecht était couverte aux vainqueurs.
Harcelés sans cesse, toutefois, ils eurent à livrer maints combats. Avançant à travers cette Terre Promise dont tant de fois on leur avait fait admirer de loin les attrayantes beautés,

courant sur des routes que certains d'entre eux avaient parcourues en touristes, dont ils connaissaient tous les détours, au point de pouvoir annoncer à l'avance l'afficher collée au prochain carrefour, ils se battaient avec allégresse.
On entra dans Munster. On poursuivit. Deux derniers combats, Winsenheim (22 août) et Sattel (4 septembre) livèrent l'accès de Colmar, abandonné par sa garnison. Quelques officiers s'y risquèrent, avec de petites escortes. Les quelques éclopés qui occupaient encore les casernes s'enfuirent à leur aspect. Des policiers les saluèrent, avec toute leur plus cérémonieuse roideur. Colmar fut, comme disent nos amis anglais, no man'land, pendant un jour ou deux.
Le corps dont faisait partie le 152e fut alors en liaison avec l'armée **PAU**, qui opérait au Sud. Quels rêves on fit là !...
Puis, compagnie par compagnie, sans avoir rien détruit, sans avoir causé à l'ennemi aucun dommage, le vaillant régiment fut ramené vers l'arrière, vers Munster. Stupéfait, inquiet, il ne comprit pas trop. Le seul butin qu'il rapportait de cette marche heureuse, c'était du moins une belle mentalité de vainqueur, qui n'allait pas de sitôt l'abandonner.

LE SPITZENBERG

Après la victoire de la Marne et le recul allemand qu'elle avait déterminé, le 152e régiment fut ramené dans la région de Saint-Dié. Là, lui fut confiée la mission d'enlever le Spitzenberg, haut contrefort qui domine, à 610 mètres d'altitude, la vallée de la Fave. C'est la lutte en terrain abrupt, sous bois, encore, avec ses surprises, ses embuscades. Les Vosgiens sont là dans leur élément.
Ce fut le 17 septembre que le chef de bataillon **CONTET**, qui commandait depuis trois semaines le régiment, reçut l'ordre d'attaquer. On partit un peu avant la chute du jour, sous une pluie violente qui n'allait pas s'arrêter des quatre jours que dura le combat.
Le premier assaut, donné vers Beulay, par le 2e bataillon et la 4e compagnie, progressa. On s'élançait alors au clairon, tambours battant, menant grand bruit. L'ennemi, surpris, désemparé, pliait presque immanquablement, quitte à se reprendre.
Le 18, le 1er bataillon et la 5e compagnie attaquaient à leur tour par Charémont, directement du Sud au Nord. Le 19, le 2e bataillon repartait à l'Ouest par le col, entre la montagne d'Ormont et le Spitzenberg. L'étreinte se resserre. Enfin, le 20, avec une violente canonnade, le 1er bataillon, opérant par Charémont, et le 3e bataillon, relevant le 2e par le col, enlèvent à la baïonnette, clairons sonnant, toujours, le haut sommet : on fit des Allemands un affreux carnage.

Maintenant, il fallait tenir. Et dans cette circonstance, les soldats du Quinze-Deux firent montre d'une vertu dont, jusque-là, ils n'avaient pas eu l'occasion de donner la preuve, la ténacité.
Ils étaient arrivés au but à la nuit tombante. Ils s'installèrent, tendirent des fils de fer, commencèrent à creuser des tranchées: c'étaient des premières qu'on ait connues. Hélas ! dans ce terrain rocailleux, on n'avait pas, à 10 heures, le lendemain matin, déblayé 30 centimètres de profondeur. Sous l'incessant bombardement, la nuit avait été terrible.
Mais ces hommes ne faiblirent pas. "Nous y sommes. Nous ne lâcherons pas". Ils eussent voulu, réalisant quelque vieux miracle, pouvoir s'enfouir, comme des taupes, s'accrocher à ces rocs comme les racines des noirs sapins environnants. D'aucuns pleuraient de rage.
Les obus, autour d'eux, fauchaient les arbres : nombre de tués furent écrasés par la chute des troncs. Des attaques violentes suivaient des marmitages bien réglés. Ils résistèrent à tout. Quand, après quatre jours de canonnade, l'ennemi lança en force une suprême attaque, la

cinquième, elle échoua, - comme les quatre premières ; alors, il renonça. Le fier Quinze-Deux demeura sur la position si chèrement conquise, - puisqu'elle lui avait coûté, tués ou blessés, 8 officiers et 600 sous-officiers ou soldats.

STEINBACH

Le 24 décembre suivant, le 152e célébrait de son mieux, dans un cantonnement relativement calme, le traditionnel réveillon, quand lui arriva l'ordre de partir pour la vallée de la Thur : il s'agit de collaborer, en enlevant Steinbach, à une opération que doit faire, dans la région de Cernay, la 66e division, dont il fait à ce moment partie. On lève le camp, comme on eût dit autrefois, à 3 heures, abandonnant le frugal souper qu'on apprêtait. A 14 heures, on était à l'endroit d'où l'attaque devait se déclancher. On s'engageait presque aussitôt, après une courte préparation d'artillerie, - celle qu'on avait accoutumé de faire à cette époque : quelques coups de 75, c'est tout.
Sur la force de la position qu'on attaquait, on n'était d'ailleurs que vaguement renseignés, - voire inexactement. On croyait que Steinbach n'était pas défendu : il l'était formidablement, ses maisons crénelées, entourées de meurtrières, solidement armées. Il fallut, pour le prendre, neuf jours bien employés.
Le 152e fonça sur l'objectif avec son habituelle crânerie. Il dé&boucha de la forêt dans des vignes où le fauchèrent des mitrailleuses. Il lui fallut se replier sous bois pour s'y préparer mieux.
Une partie du régiment devait déborder le village par le Nord, l'autre par le Sud. Le 27 décembre seulement, la 4e compagnie (capitaine **LAROCHE**) enlevait les avancées, le château. Elle dut s'arrêter aux premières maisons ; le 30, la 7e compagnie forçait l'entrée du village, en s'emparant, l'une après l'autre, des maisons de la Grand'Rue et parvenait jusqu'à la place de l'Eglise. Impossible d'aller plus avant. Il fallait monter de nouveau une attaque en rège, en resserrant l'investissement. Cela occupa les journées du 1er et du 2 janvier 1915.
Et le 3 janvier, on repartit. Le 75, en une demi-heure, s'appliqua à détruire les fils de fer. L'assaut de front est arrêté. On cherche à tourner la position par un chemin creux. Il est coupé d'une barricade. On la fait sauter. Une compagnie – celle du lieutenant **JENOUDET**, qui conquit à une citation superbe – parvient à la sortie du village, une autre en enlevant la partie Est, tandis que le bataillon **CONTET** progressait à l'intérieur : à 18 heures on tenait Steinbach.
La nuit, par exemple, fut agitée. Les contre-attaques s'y multiplièrent. Mais on avait reçu quelques renforts, qui s'étaient employés à placer des fils de fer, à organiser la défense. Les offensives ennemies furent fauchées à mesure. Le 75 réussit de magnifiques barrages ; deux bataillons allemands furent anéantis, sauf 60 à 80 hommes.
Alors se produisit une étrange méprise, qui se prolongea quelque temps. Ces survivants, qui avaient franchi le barrage d'artillerie, se crurent de bonne foi les maîtres du village. D'autant qu'une ou deux patrouilles qu'ils rencontrèrent se rendirent ; ils les voulurent ramener à l'arrière. Ils tombèrent sur nos lignes, qui avaient remplacé les leurs, et alors repartirent à l'avant. Notre feu les arrêta. Ils jouaient le volant dans une vigoureuse partie de raquette. Ils finirent par se rendre, comme de raison.
Et le Quinze-Deux, qui s'était révélé au Spitzenberg si tenace, montra ici un stoïcisme non moins admirable. L'hiver était rude, le froid terrible. Les tranchées étaient remplies d'eau glacée. Les premières gelures des pieds se manifestèrent. On endura, sans faiblir, de terribles souffrances. L'ordre du jour du général **PUTZ**, plus haut reproduit, la deuxième citation du régiment, récompensait la constance de ces soldats autant que leur bravoure.

Le 152e avait eu là, devant lui, le 161e d'infanterie allemand : "C'est le meilleur que nous ayons rentré," dit simplement le colonel en terminant son récit.

A L'HARTMANNSWEILERKOFF

L'histoire du Quinze-Deux, comme celle des chasseurs à pied, qui furent en maintes circonstances ses admirables compagnons d'armes, est inséparable de l'histoire des luttes épiques dont l'Hartmannswillerkopf fut le théâtre et l'enjeu.

En mars 1915, le régiment vint une première fois prendre position sur la colline immortelle ;
Le 23 mars, le lieutenant-colonel **JACQUEMOT**, qui commandait alors le 152e, recevait l'ordre d'emporter une position considérée comme inexpugnable. C'est encore le moment où les poitrines humaines sont la tâche impossible de lutter contre les réseaux barbelés. Pourtant les préparations d'artillerie sont déjà plus puissantes, plus prolongées.

L'attaque se déclanche à 15 heures, en plein jour. A gauche, le 2e bataillon (commandant **d'AUZERS**) s'avance, par bonds, jusqu'aux terribles fils de fer. Il est fauché sur ces broussailles, insuffisamment broyées, qui semblent désormais les gardiennes du fatidique "Tu n'iras pas plus loin !" A droite, plus heureux, le 1er bataillon (commandant **SERMET**) enlève un fortin, une tranchée de deuxième ligne et cueille 200 prisonniers, dont 3 officiers. On s'est battu pied à pied : 400 cadavres jonchent le terrain du corps à corps.
Le 26, le régiment reçoit l'ordre "d'achever la prise de l'Hartmannswillerkopf". On repart à 14 h 45. A 16 heures, la tâche est achevée ; du sommet, tant contesté – et sur le terrain et dans les communiqués – on aperçoit, dans le crépuscule, avant de s'endormir, toute la plaine alsacienne…
On sait trop avec quel acharnement fut disputée cette crête, dont chacun des deux adversaires s'était fait un point d'honneur, quelle que fût, d'ailleurs, sa valeur stratégique, de s'assurer la possession ; on connaît les cruelles vicissitudes de cette âpre lutte. Le 152e d'infanterie allait être appelé, en décembre de la même année 1915, à combattre de nouveau sur ce mamelon tragique, à y rencontrer, hélas ! la plus terrible aventure de toute sa glorieuse carrière.

Il attaqua dans l'après-midi du 21 décembre. On l'avait, pour la circonstance, renforcé d'une compagnie de mitrailleuses et de deux compagnies de chasseurs à pied. Son front, de 300 mètres, était au centre du combat. Des parallèles de départ avaient été préparées d'avance, qu'il avait occupées la nuit. Son attaque se reliait, à droite, à celle du 15e chasseurs ; à gauche, à l'action du 5e chasseurs. Son objectif était à 500 mètres de la parallèle de départ, sur les pentes Nord, Est et Sud-Est de l'Hartmann, où, l'attaque se développant en éventail, le front à occuper se trouvait être de 1 800 mètres.
L'assaut se déclancha seulement à 14 h 15. Ces longues heures d'attente dans la tranchée, dans la brume, par un froid à glacer les cœurs, furent atroces. Ces hommes demeuraient de belle humeur, pleins d'enthousiasme, un peu excités, même, et impatients, - magnifiques, enfin.
Tout se passa comme il avait été prévu : à la fin de la journée, le Quinze-Deux tenait tous les objectifs que lui avait avait assignés le plan. Il avait capturé 700 prisonniers, don t3 officiers. Le soir, le colonel transportait son poste de commandement à la Roche du Sommet, si ardemment convoitée.
L'ennemi, pourtant, s'était vigoureusement défendu : on cite, pour donner un exemple de sa ténacité, un servant de minenwerfer qui, demeuré seul auprès de son engin, tira jusqu'à son dernier projectile. Après quoi seulement il se déséquipa pour se rendre.
Un lendemain redoutable s'apprêtait, par malheur.

Avant l'aube, à 5 heures, a-t-on dit, les bataillons, las déjà de l'assaut de la veille, harassés par le travail d'organisation auquel ils avaient dû employer l anuit entière, étaient attaqués. Ils firent tête, privés de soutien d'artillerie, abandonnés à leurs propres forces. Il y avait là, auprès du 152e d'infanterie, le 5e bataillon de chasseurs qui, comme lui, avait atteint le but. Ils furent frères dans l'infortune comme dans le succès et combattirent coude à coude, pour le même devoir, pour le même drapeau.
Un grand mystère plane sur ce drame, sur ce magnifique exploit de paladins, qui évoque impérieusement la lutte époque de Roland et des preux, au défilé illustre de Roncevaux.

Des trois bataillons qui étaient là, soixante hommes seulement revinrent avec trois officiers. Le reste fut tué ou pris, après quelle résistance désespérée !.. Et l'on n'a pu qu'imparfaitement reconstituer les péripéties que couronna ce dénouement douloureux, d'après les témoignages des survivants, les lettres et rapports de quelques-uns des prisonniers. J'ai pu, moi-même, converser avec deux des capitaines échappés de cet enfer. Il y a dans leurs souvenirs des trous profonds, de la brume, des voiles. Ils ne savent pas. Ils n'arrivent pas à comprendre. Du mois peut-on affirmer bien haut que l'honneur fut sauf. On en aurait, s'il était besoin, une preuve irréfutable dans ce fait que les Allemands, après leur avoir rendu les honneurs, traitèrent, dans le camp où ils les entraînèrent, les prisonniers du Quinze-Deux avec des égards inusités.
Dès le début du combat, on put constater qu'on était tournés. Tandis qu'on faisait face, en avant, vers le Nord, vers l'Est, à ceux qu'on avait repoussés la veille, on en voyait d'autres arriver à flots de l'arrière, ramenant avec eux des nôtres qu'ils avaient cueillis dans des abris. Les fiers soldats, d'abord, n'en furent point ébranlés. Dans l'incertaine lumière de l'aube, ils engagèrent un combat farouche, sur des pentes abruptes, où des hommes non entraînés auraient eu presque peine à se tenir debout, dans un terrain chaotique, jonché de blocs énormes, où la vue ne portait pas à 10 mètres.

On ne connaîtra jamais toutes les phases de ce combat digne du romancero. Il y eut, sur certains points, des fatalités lamentables. Quand le capitaine **JENOUDET** donna l'ordre de mettre en batterie les deux mitrailleuses dont il disposait, on constata qu'aucune ne marchait. Il fallut se contenter des fusils, dans cette compagnie, du moins, car d'autres mitrailleuses tiraient encore. Mais bientôt un cri sinistre fut poussé. Par qui ? la question troublante est là.
"Déséquipez-vous !" ordonnait la voix. Elle fut entendue par beaucoup, et ces hommes qui, le moment d'auparavant, se battaient comme des lions indomptables, lui obéirent.
"Le moral, voyez-vous, dit à voix grave, à cet endroit du récit, le colonel **BARRARD** – qui s'était fait pour moi, dans cette visite au Quinze-Deux, qu'il commandait alors, le plus affable des guides – le moral est un profond mystère, et les troupes les plus braves, les troupes d'élite, parfois se découragent avec une étrange rapidité…".
Pourtant, d'aucuns résistèrent furieusement jusqu'au bout. Au-dessus de l'amas des cadavres entassés de toutes parts, en avant, en arrière des lignes, des géants se dressaient dans des corps à corps d'Iliade. L'heure vint, pourtant, où les intrépides durent se résigner à la retraite, décidés à se frayer un passage au milieu du cercle qui les enserrait, à rejoindre à tout prix le drapeau. Ils se retirèrent pied à pied, à travers le chaos des roches.

- Rendez-vous ! leur criaient de temps en temps les Allemands. Et, stupéfaits de leur silence, ils les tiraient : les balles ricochaient sur les blocs épars.

Fantassins et chasseurs s'étaient rassemblés. En retraite, ils tombèrent sur un nid de mitrailleuses, et, dès lors, redoutant qu'on n'arrivât pour les cueillir, ils se tapirent sur le sol, derrière des souches d'arbres, attendant la nuit libératrice. Elle vint. Ils se glissèrent, fantôme immortel d'un régiment sans peur et sans reproche.

CLERY – LA JOURNEE DES MITRAILLEUSES

Le 152e se reconstitué. Trente-six sections, puisées dans trente-six régiments divers, y compris des régiments de cavalerie, réunis à la poignée de ses héroïques survivants autour de son glorieux drapeau, reformèrent le nouveau bloc, non moins solide que l'autre. Le régiment des Vosgiens avait fondu. Ce qui en demeurait suffit à transmettre aux survenants la flamme pure qui l'avait animé toujours.
Nous allons le retrouver sur la Somme, à Cléry, d'abord.
Il y a pris les lignes le 26 août 1916. En butte, depuis lors, à la canonnade intense de l'ennemi, il a subi des pertes énormes. Le 3 septembre, il reçoit l'ordre d'attaquer et part à midi.
Le 2e bataillon (commandant **THIERY**) se porte en avant en masse. Il franchit, par une habile tactique, les barrages ; il atteint ses objectifs. Le 3e bataillon est moins heureux. Sa fougue légendaire ne le sauve pas. Fauché par les mitrailleuses, il est à peu près anéanti. Ceux qui restent, ralliés par le lieutenant **MORAZZINI**, poursuivent leur course et atteignent également le but, comme le 2e bataillon, et à sa droite. Le 1er bataillon (commandant **TOUSSAINT**), qui était en réserve, établit, à gauche, la liaison avec la 41e division, dont l'avance a été plus lente, et vient boucher, à droite, le tour qu'a laissé béant l'anéantissement du 3e bataillon. Le 152e, le soir, demeure maître du champ de bataille et commence à s'organiser.
L'affaire a été rude ; les pertes ont été sévères.
Cette journée a été "la journée des mitrailleuses". J'en ai recueilli la narration en présence du capitaine qui commandait leur compagnie, un officier calme, réservé, modeste, qui ponctuait seulement de brèves observations le récit de son camarade.
C'est un homme, me disait de lui, en revenant, le colonel, que je n'ai jamais vu sans le sourire. Où qu'on le trouve, au coin d'un boyau, sous le marmitage le plus violent, c'est un bonheur de le rencontrer. Il émane de lui de la confiance.
D'abord il est entendu que, de carrière, par définition, pour ainsi dire, les mitrailleurs sont des soldats admirables entre tous, pour leur sang-froid, leur esprit d'initiative, leur amour-propre jaloux. Même au sein du régiment, ils apportent un esprit de bouton singulier. Ils aiment d'amour véritable leurs armes. Ils leur sont dévoués jusqu'à la mort, et une pièce ne sera jamais abandonnée tant qu'il demeurera, de sa section, un homme pour la pointer ou la sauver. Ils sont renommés pour leur coquetterie au défilé. On ne les en jalouse point. On les aime. On les voit toujours arriver avec plaisir, même à la parade, surtout au combat, car ce sont d'excellents défenseurs, dans les cas les plus désespérés.

A l'Hartmannswillerkopf, dont nous parlions plus haut, on en vit un, de ce même 152e – **BERNARD** – mettre sa mitrailleuse en batterie à vingt mètre de la meurtrière d'où une mitrailleuse allemande crachait la mort, en dix minutes la réduire, et en voir les servants sortir du blockhaus confortable où ils avaient défié nos torpilles mêmes, pour s'agenouiller devant lui, les bras levés.
Donc, à Céry, la progression, à un moment donné, devint impossible sur un point : des mitrailleuses allemandes tenaient en échec le mouvement. Nos mitrailleurs se mirent en action en plein combat, suivant la ligne, malgré le poids de leurs engins. Dès que la compagnie s'arrêtait, ils se plaçaient en face des "nids" ennemis, trop bien abrités, alors qu'eux se trouvaient à découvert, en rase campagne, et ils engageaient de véritables duels. Quant à une compagnie allemande, qui s'avança baïonnette au canon, dans une ruée folle, il n'en demeura, pour ainsi dire, par un homme debout.
- Je n'avais, interrompit doucement à ce point du récit le capitaine **BERET**, qu'à marcher en avant. J'étais sûr que mes mitrailleurs suivraient.

Ils suivirent, en effet. Ils perdirent les trois quarts de leur effectif, tous leurs gradés disparus, y compris les caporaux, et cinq ou six survivants, le soir, ramenèrent leurs pièces. Grâce à eux, uniquement, on put gagner ainsi un kilomètre de terrain.
- Et puis, ajoute, la figure illuminée d'un sourire, le capitaine **BERET**, il faisait si beau temps !... C'était un plaisir de se battre !
- Les mitrailleuses, voyez-vous, conclut le colonel, on n'en aura jamais assez.

SAILLY-SAILLISEL

Il me souvient que peu de jours après mon arrivée au front britannique, et comme je commençais à parcourir les champs de bataille de la Somme et de l'Ancre, j'eus l'honneur de saluer, sur la route, le général sir **Henry RAWLINSON,** qui faisait, à cheval, sa promenade matinale. Avec sa bienveillance accoutumée, il s'enquit de mes travaux, de mes projets.

- Avez-vous déjà vu Sailly-Sallisel ? me demanda-t-il.

Non, je ne connaissais pas encore ce secteur du formidable champ de bataille, mes premières excursions ne m'ayant pas conduit de ce côté.

- Et bien, allez-y vite. Là surtout vous aurez la notion de l'ardeur de cette lutte. Et là, vous verrez de quoi vos soldats français sont capables, à quelles épreuves ils ont été soumis et quelles merveilles ils ont accomplies.

Or le 152^{e} y avait été, et les quelques morts encore sans sépulture, après tant de semaines – quelle que fût la piété des Anglais pour ces héros – que je découvris, épars, décharnés, dans l'infernal chaos des entonnoirs, dans les décombres des défenses broyées, sans doute étaient des siens.
Le régiment, à ce moment sous les ordres du lieutenant-colonel **SEMAIRE**, avait relevé, devant Sailly-Saillisel, dans la nuit du 13 au 14 octobre 1916, le 15^{e}. Presque aussitôt il recevait l'ordre d'enlever la position, formidablement organisée : on en pouvait juger encore des mois plus tard en explorant ses vestiges. Le général **RAWLINSON** avait raison: c'est bien l'un des champs de batailles les plus dramatiques qu'il m'ait été donné de voir.

L'assaut fut décidé pour le 15, à 17 h 10. Le 152^{e} avait à sa gauche le 77^{e} de ligne ; à sa droite, des chasseurs à pied, qu'il a retrouvés à ses côtés à peu près partout où il y avait un furieux coup à donner: c'était ici le 68^{e} bataillon. Lui mettait en ligne ses 1er et 2^{e} bataillons, celui-ci (commandant **THIERY**), à droite, celui-là (commandant **TOUSSAINT**), à gauche.
Suivant une tactique qui lui est familière, le bataillon **THIERY** charge avec une fuira endiablée et presque d'un bond, atteint son objectif, devant l'église. Le 1er bataillon vient moins rapidement à bout de sa tâche. Chargé de couvrir l'attaque vers le Nord et d'assurer la liaison avec le 77^{e}, qui ne parvient pas à déboucher de ses lignes, il lui faut étendre à l'extrême son front et limiter son avance. Finalement, il parvient à remplir sa mission, à force de ténacité et de cran. Il établit sa ligne à la hauteur de l'Observatoire.
Dans cette première journée, le régiment avait fait 150 prisonniers. Ce nombre allait s'augmenter dans les journées suivantes. On en cueillit un groupe, notamment, dans des conditions assez divertissantes, et qui montrent bien quel peut être le désarroi d'une petite troupe perdue au milieu d'un tel champ de bataille.
Cinq hommes du 152^{e} s'en étaient allés à la corvée d'eau. Ils y furent surpris par une patrouille allemande d'une quinzaine de fusils, commandée par un aspirant. Sommés de se rendre, et constatant sans peine leur infériorité numérique, les cinq "bonhommes" ne firent nulle difficulté. Après quoi l'on causa, sans colère de part ni d'autre, comme de vieilles

Argentan

connaissances. Les prisonniers montraient un parfait détachement, un calme absolu qui finit par surprendre un peu les Allemands, assez vains de leur capture.

- Attendez !... dit un malin avec le sourire ; attendez !... Vous allez voir…
- Voir quoi ?
- Mais enfin, vous ne vous êtes donc pas aperçus que vous êtes dans nos lignes, et que, par conséquent, c'est vous qui êtes nos prisonniers ?... Bon !... Patientez un moment.

L'aspirant, d'abord très sûr de lui, un peu narquois, commença à perdre de sa superbe devant cette affirmation ni nette, qu'on lui réitéra avec des indications topographiques précises. Il se décontenança tout à fait quand il vit déboucher, à un détour de la route défoncée par les marmites, une compagnie en bleu horizon.

- Qu'est-ce que cela ?
- Mais on vous le dit, que vous êtes chez nous ! Ca ? c'est une compagnie de renfort. Vous voilà jolis !...
- Et… si nous nous rendons ?
- Et bien ! on vous emmènera au commandant, qui est à l'avant.
- Ah ! pour ça non ! je veux bien me rendre, mais pour aller à l'arrière.

Bons diables, les cinq acquiescèrent. Les quinze jetèrent leurs armes, leur équipement et les suivirent.
Huit jours durant, le 152e demeura sur les positions conquises, écrasé pourtant par les obus, contre-attaqué sans cesse, jusqu'à trois fois dans la même journée. Cette affaire avec celle de Cléry lui valurent sa quatrième citation.

AU CHEMIN DES DAMES, EN MAI-JUIN 1917



La garde du drapeau du 152e d'infanterie.
Phot. du commandant T.

En 1917, le vaillant régiment, dont le lieutenant-colonel **BARRARD** avait, depuis le 15 janvier, pris le commandement, allait enlever sa cinquième citation dans deux affaires retentissantes : le combat du plateau des Casemates, à Vauclere, le 22 mai, et le combat du plateau d'Hurtebise, le 25 juin 1917.
Aux Casemates, ce furent encore, comme à Sailly-Saillisel, le 1er et 2e bataillons (commandant **TOUSSAINT** et **THIERY**) qui donnèrent. A leur gauche, une compagnie du 334e d'infanterie ; à leur droite, des chasseurs à pied, de nouveau: un peloton du 41e bataillon. Objectif: les crêtes du Nord du plateau, soit 250 à 400 mètres de profondeur, suivant les unités. On prend place sur la ligne de départ dans la nuit du 21 au 22 mai.
Cette nuit est très obscure. Il pleut. La boue a encrassé, enrayé une partie des fusils et presque tous les fusils-mitrailleurs. On part pourtant à l'heure fixée : 16 h 20.
Le 2e bataillon, fidèle à son habitude – on pourrait dire à son tempérament ou à celui de son chef-peut-être – se rue au pas de course, dépasse les Casemates, ces ouvrages fortifiés qui ont donné leur

Retrait

nom à la position et atteint le bord Nord du plateau, ayant cueilli au passage, non sans en avoir éprouvé terriblement les effets, les mitrailleuses dont le terrain était hérissé.
Cependant, la compagnie du 334e a été arrêtée dans son élan, et le bataillon **THIERY**, un instant découvert sur sa gauche, pris de flanc par une contre-attaque, est menacé. La belle attitude du lieutenant **DAMADE**, qui tomba dans l'action, rétablit la situation.
A droite, le bataillon **TOUSSAINT** avait enlevé d'un bond le talus qu'il avait devant lui, qui était solidement organisé, et pris la tranchée de Fribourg. Mais, violemment bombardé, contre-attaqué insuffisamment couvert à sa droite, il devait se retirer à quelques mètres au Sud de cette tranchée pour se reformer. Il se maintint là, sans faiblir, en dépit de très ardentes contre-attaques.
Le 152e avait capturé, dans cette affaire, 3 mitrailleuses, 1 canon de tranchée, 5 canons de campagne et une centaine de prisonniers. Dans les trois jours qui suivirent, ses trois bataillons s'établissaient sur le terrain conquis.

… Le Quinze-Deux allait être encore de l'affaire d'Hurtebise, le 25 juin 1917. Ce fut même l'une de ses plus brillantes actions.
Il avait, renforcé d'un bataillon du 334e et des grenadiers-fusiliers de la division d'infanterie à laquelle il appartenait, à reprendre l'ouvrage dit le Doigt d'Hurtebise, à gagner la crête Nord du chemin des dames devant le monument d'Hurtebise, et, éventuellement, à s'emparer des entrées de la fameuse grotte du Dragon, un peu plus au Nord.
L'attaque, que dirigeait le colonel **BARRARD**, fut menée, dit le rapport officiel, "par surprise, en coup de filet", à la faveur d'un "engagement" intense d'artillerie.
A 18 h 30, les troupes s'élançaient, d'un mouvement régulier, comme à la manœuvre.
A droite, le 3e bataillon (commandant de **LACROIX**), qui avait dans sa zone d'action la grotte du Dragon, dépassa, dans son élan, son objectif, et, ayant gagné le bas des pentes et tourné complètement la grotte, s'aperçut que l'entrée, bien repérée depuis longtemps, en avait été obstruée par le bombardement : joli travail d'artillerie. Il remonta alors sur la crête, bien sûr que le gibier ni lui échapperait pas. Il subit là une canonnade terrible, qui lui causa de graves pertes. Il y eut une compagnie, la 11e, dont tous les officiers furent tués, - sauf un. N'importe: sous les obus, on commença à s'organiser tout en cherchant les issues plus ou moins dissimulées de la grotte, qu'on sentait devoir exister. On en découvrit plusieurs, en effet, qui permirent de procéder au nettoyage.
Mais qui fut fort surpris de retrouver là le Quinze-Deux ? Ce furent les Allemands, bien à l'abri dans leur caserne souterraine, qui le connaissaient de renom et savaient, la plupart, son rôle vigoureux en maintes circonstances, son épopée à l'Hartmann. Ils n'en revenaient pas de le revoir.

- C'est bien sûr ? demanda le chef d'un groupe prêt à se rendre..; Oh ! alors !...

Et ils se livrèrent à lui.
Ce fut là qu'advint aussi cette aventure héroï-comique de l'aumônier-brancardier pénétrant, la croix à la main, dans l'antre redoutable, et prêchant, à la lettre, les occupants, les persuadant de se rendre. Ils ne voulaient le faire qu'entre les mains d'un officier. Le médecin major se présenta. Ils le suivirent. Et comme, pour attester son autorité, il avait, au cours des pourparlers, placé au seuil de la creute un de ses hommes en faction, avec un fusil ramassé sur le terrain, ils ne doutèrent pas d'avoir été cueillis dans les formes, et suivant la plus stricte étiquette de la guerre, si l'on peut dire.
A la gauche de la ligne, un élan pareil avait donné les mêmes résultats : le 1er bataillon, en coopération avec le bataillon du 334e plus haut mentionné, avait atteint ses objectifs. Ce fut, dit le compte-rendu officiel, l'affaire de "quelques minutes", - comme au plateau des casemates.

Amicale

Tant sur le terrain que dans la grotte, le 152e avait cueilli 380 prisonniers, dont 9 officiers, plus 2 mitrailleuses, 21 lance-grenades, et projecteurs, munitions, machines et engins divers, un butin considérable, enfin.
… Le mois suivant était créée, pour le 152e et pour la Légion, la fourragère verte et jaune qui allait leur être décernée, à tous les deux, par un ordre du général PETAIN daté du 10 juillet, et qu'ils allaient recevoir ensemble, le 14 juillet 1917, au cours de Vincennes.

SUR LE CLIGNON, EN MAI-JUIN 1918

Depuis lors et jusqu'à l'offensive allemande de la fin de mai 1918, l'histoire du Quinze-Deux est peu mouvementée.
Le 30 mai dernier, nous le retrouvons dans la région de l'Ourcq, débarquant aussi près que possible de la bataille, et, comme tant d'autres, lancé dans la fournaise bataillon par bataillon ; car la ruée est ardente, la situation critique.
Dès le lendemain matin, deux compagnies, la 1re et la 2e, sont attaquées à la lisière du bois de Bonnes, dont elles tiennent une partie. En dépit d'un bombardement violent, l'ennemi est repoussé sur toute la ligne. Une nouvelle attaque, dans l'après-midi, contre les 2e et 3e compagnies, n'obtient pas plus de succès : toute avance est arrêtée. Le 2e bataillon, distendu, étiré sur 2 kilomètres, défend sa ligne aussi, et ne se replie, pied à pied, que lorsque l'ordre lui en a été" donné, - à son heure. A la nuit seulement, ayant ménagé aux renforts qu'il attendait le temps d'arriver, le 152e régiment rompt le combat.

Le 1er juin, le 152e fait partie d'un groupement d'éléments divers, dont il forme l'ossature résistante et que commande son colonel. Il se bat tout le jour avec un prodigieux acharnement. A chaque heure, il est menacé sur ses flancs. C'est dans ces conditions que, peu à peu, il retraite sur le Clignon, petit affluent de l'Ourcq, dont il défend résolument le passage. Un de ses bataillons, le 2e, se bat en avant de Torcy ; un autre, le 3e à Belleau. Ils repoussent toutes les attaques, deux le 1er juin, trois le lendemain. C'est seulement quant l'ennemi a percé, à l'aval, à Bussiare et à Licy-Clignon, que se dessine, par force, la retraite. Alors le combat se concentre dans le bois de Belleau, qui n'est abandonné, encore, que sous la menace d'un encerclement. Le repli s'exécute sur ordre, dans la nuit, méthodiquement, dans des conditions parfaites.
Mais, le 3 juin, dès le lever du soleil, le brave Quinze-Deux, qui s'est reformé en arrière de la ligne de soutien que forment les Américains, se lance en avant. Il repasse le front américain, progresse, en manœuvrant, dans les petits bois qui sont entre Lucy le Bocage et Belleau. Il neutralise absolument la progression de l'ennemi, qui tombe de Belleau et de Trocy. A 12 h 15, il repart à l'attaque, deux bataillons en première ligne, l'autre, à droite, en échelon refusé. Il progresse, se maintient sur les positions reconquises, repousse deux contre-attaques lancées contre lui dans l'après-midi, et tient bon, enfin, jusqu'au moment où, dans la nuit, le viennent relever les troupes américaines auxquelles est désormais confiée la ligne qu'il gardait. Dans la défensive comme dans l'offensive, il a gardé toutes ses qualités, son courage, sa constance, son opiniâtreté.
J'ai là, sous les yeux, la liste des actes de bravoure individuelle accomplis, durant ces cinq rudes journées, par des officiers, des sous-officiers, des soldats du régiment. Elle s'allonge, s'allonge en une suite de comptes rendus, brefs comme des citations à l'ordre, qui tous attestent que le sang-froid le plus superbe, l'esprit d'initiative, la pure vaillance, enfin, son demeurés, au Quinze-Deux, vertus traditionnelles.

LES CHEFS ET LES SOLDATS

Quand j'eus le grand honneur d'être l'hôte du glorieux régiment et de son état-major, il était au repos, ce qui veut dire, pour lui, confiné dans l'occupation d'un "secteur calme", un de ceux où, sous d'intermittents marmitages, au caprice d'un voisin plus ou moins nerveux, on répare les tranchées démolies par le dégel ou la pluie, on perfectionne les aménagements, on complète les défenses. C'est un vrai travail incessant, et l'ingéniosité des chers s'épuise à rêver aux moyens d'éviter aux soldats des corvées trop rudes.

-
- Il faut, pense tout haut le colonel à qui deux de ses collaborateurs posent des questions de service, il faut que j'arrive à trouver une combinaison qui donne le maximum de rendement pour le minimum de fatigue…

Problème ardu, mais non insoluble à un bon cœur servi par une lucide intelligence.
Le lieutenant-colonel **BARRARD**, qui m'accueillait alors, avait été, au surplus, à une excellente école de "débrouillage", comme dit l'argot militaire, car c'est un colonial, ainsi que le fut **DOMINE**, son lointain prédécesseur. Et quant au cœur, j'en puis répondre. Il dissimule ses palpitations derrière une rude poitrine, mais je l'ai parfaitement entendu battre. Que si les soldats du "régiment du Diable", qui doivent aussi se défier de la tendresse, s'ils veulent demeurer fidèles au renom de leur corps, ont été, au contact de leur chef, plus frappés de sa brusquerie d'allures que de sa bonté, je puis leur révéler à quel point il les aimait ; combien aussi il souhaitait leur affection. Et je ne doute pas que le colonel **MEILHAN** qui l'a remplacé ne soit, sous une culture très différente, dans les mêmes sentiments.
Et d'abord, le colonel **BARRARD** affirmait, de l'accent dont on confesserait un dogme : "Ce qu'on a inventé de plus beau, c'est les soldat."
Il n'ignorait pas, d'ailleurs, que ce chef-d'œuvre est encore imparfait. C'est la condition misérable, hélas ! de toutes les créatures, les troupiers comme les autres. Ainsi, ils ne raisonnent pas toujours juste, et telles de leurs discussions sont pénibles à entendre, pour un homme de froide raison. Cela ne dure pas, d'ailleurs. Un argument judicieux les a vite retournés. Car ils ont du bon sens. Ils ne voient pas toujours très loin, sans doute, du moins voient-ils clair.
Et encore une des raisons pour lesquelles le colonel les appréciait, c'est qu'ils sont accessibles à la gratitude : "Rien de ce qu'on fait pour eux n'est perdu." Enfin il concluait : "Celui qui ne sait pas se faire aimer de sa troupe, c'est que lui-même ne l'aime pas… On en arrive même à trop l'aimer", ajoutait-il en se ramassant sur lui-même, comme pour se défendre.
C'est ainsi qu'il avouait n'avoir pas, du premier coup, accordé au Quinze-Deux cet amour passionné qu'il lui voua plus tard. Quand il en prit le commandement, il venait du 91^{e}, qu'il avait aimé aussi de toute son âme, pour lequel il conservait un attachement. Ce ne fut pas le coup de foudre, non.

A quelque temps de là, arrivait le tour de permission du colonel **BARRARD**. Il commençait à s'intéresser à son nouveau régiment. Il avait déjà, comme on dit, un faible. Il déclina la permission. Il écrivit à sa femme ses raisons. Elle comprit, - comme comprendra quiconque sent un pauvre cœur battre dans sa poitrine.
Il contribua fortement à maintenir au Quinze-Deux la tradition "vosgienne", - plus exactement, le haut sentiment du devoir envers la Patrie, la grande et les petites patries.
C'est un Vosgien de Charmes. Jamais, nulle part, et par n'importe qui, je n'ai entendu parler du pays natal, des nuances de ses paysages, de ses "horizons laiteux" – ce fut son mot de fils attendri – avec plus d'émotion, de sensibilité, de délicate et profonde tendresse que par lui, à sa table hospitalière, familiale.

Amicalement

On a vu que, dans l'hécatombe de l'Hartmannswillerkopf, le 152e avait été fortement éprouvé, autant dire anéanti. On a vu comment il avait été, depuis lors, reconstitué. Les Vosgiens, je l'ai indiqué, transmirent aux nouveaux venus le flambeau sacré.
Ceux-ci arrivaient des quatre coins de la France. Ils représentaient toutes les provinces, - et Paris. Car les Parisiens sont nombreux et sont partout. De cette pâte hétérogène, un peu lourde, peut-être, ils sont le levain, - "la mousse", disait le colonel **BARRARD**. Leur belle humeur y fait des merveilles, aux heures les plus graves. Une nuit, au Chemin des dames, on n'était vraiment pas à la noce. Ecrasés sous un bombardement furieux, on avait dû s'arrêter dans la marche en avant. Le bombardement, peu après, avait cessé. Un grand silence était tombé sur le champ de carnage. Puis la canonnade reprit, brûlante. Alors, dans l'ombre, une petite voix, avec le plus impeccable accent faubourien, gouailla, entre deux marmites : "T'entends, le rossignol ?"
L'esprit de corps est demeuré vivace, fervent au Quinze-Deux. Ce fut, au début, un esprit provincial, un esprit terrien, si je puis dire, qui l'anima.
Dans la première partie de la campagne, les Vosgiens, luttant à la frontière qui depuis si longtemps, depuis leur prime enfance, de toujours, leur était interdite, pouvaient voir derrière eux, en détournant les yeux dans les répits que leur laissait la bataille, leurs champs, leurs toits, et la légère fumée bleue de leurs foyers, dont ils barraient de leurs poitrines à l'ennemi l'approche, et ainsi ils n'eussent point été en peine de répondre à la question impie : "Pourquoi te bats-tu ?"

Ceux-là sont morts, à peu près tous. Mais leur esprit revit en ceux qui ont ramassé l'arme échappée de leurs mains défaillantes, pieusement conservé et vivifié par des causeries, des conférences qui retracent l'histoire du régiment, et entretiennent, comme le feu pur des Vestales, la mémoire de sa prodigieuses et exaltante épopée.

GUSTAVE BABIN.

****

Ancestramil